

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

LES BERGERS (prosternés)

Quel éclatant prestige
Vient éblouir nos yeux !
Quel sublime prodige
Vient d'envahir les cieux !
Venex-vous nous prédire un miracle céleste,
Ou venez-vous prévoir un dénouement funeste ?

DEUX ANGES (apparaissant)

Aujourd'hui, le soleil brillera glorieux,
Car un Dieu vous est né, puissant et radieux !
Il sera, sur la terre, appelé l'Admirable,
Le Prince de la Paix et le Fils immuable :
Son règne précieux n'aura jamais de fin
Sans se laisser jamais d'être un règne divin !
Oui, timides bergers, Dieu vous offre sa gloire,
Et, dans ce frère enfant, vous donne la victoire

Et sur l'enfer,
Que le désespoir ronge ;
Sur Lucifer,
Le père du mensonge.

Bergers, à Bethléem, vous verrez cet enfant
Dormant dans une crèche, heureux et triomphant.
Sa mère, le berçant dans ses modestes langes,
Reçoit avec amour les cantiques des anges.

LES ANGES (chœur invisible)

Gloria !... Gloire à Dieu, qui vainc le noir enfer ;
Qui chasse au loin la mort, l'envieux Lucifer.
Prenant l'humanité d'un indigent esclave,
Le Souverain du ciel, pour recueillir l'épave
D'un monde malheureux, s'est exilé pour vous ;
De son trône céleste Il calme le courroux.
Sa grâce est descendue en une chaste mère,
Et le sein d'une Vierge a conçu ce Mystère
Qu'autrefois Il avait promis à vos aïeux
Oubliant leur Auteur, péchant contre les cieux.

Gloria !... Gloire à Dieu. Nos célestes cantiques
Éclatent dans la joie, et nos cœurs angéliques,
Descendus sur la terre, annonçant votre Roi,
Répètent nos refrains tout palpitants d'émotion.
Bergers, tendres bergers, connaissant votre zèle,
Nous vous en annonçons la première nouvelle.
Tout près de Bethléem, vous trouverez l'enfant
Dormant dans une crèche, heureux et triomphant.
Sa mère, le berçant dans ses modestes langes,
Attend avec amour les cantiques des anges.

(Le chœur s'éteint graduellement.)

Gloria !... Gloire à Dieu,
A notre auguste Père !
Puix en ce lieu,
Aux hommes de la terre !
Allons chanter Jésus :
Bergers, ne chantez plus
Les fleurs de la prairie.

LES BERGERS (chœur)

Allons à Bethléem voir cet enfant divin
Annoncé par les anges ;
Bergers, heureux bergers, chantons un doux refrain,
Et formons nos phalanges.

Que nos langues annoncent
Ce Dieu-Sauveur,
Et que nos chants dénoncent
Cette faveur.

Des anges voici la promesse :

" Un enfant vous est né,
" Un Dieu vous est donné
" Ramenant enfin l'allégresse.
" Cet enfant reposant
" Sur le sein de sa mère,
" D'un sourire séduisant
" Soulage la misère. "

(Le chœur s'éteint graduellement.)

Allons à Bethléem voir cet enfant divin
Annoncé par les anges ;
Bergers, heureux bergers, chantons un doux refrain,
Et formons nos phalanges.

LA CRÈCHE

LES ANGES (chœur, en adoration)

Gloria !... Gloire à Dieu, gloire au plus haut des cieux !
Gloire à l'Enfant-Sauveur : sa paix règne en tous lieux.
Nous vous louons, Seigneur, en cette heureuse enceinte ;
Nous adorons, tremblants, votre divin pouvoir
Et nous glorifions ce Sauveur plein d'espoir.
O Dieu, nous bénissons votre volonté sainte.

(1) Tous droits réservés.

Le Seigneur a laissé
Son palais délectable,
Pour le trône glacé
D'une modeste étable !

UN ANGE

Le Verbe s'est fait chair
Pour habiter le monde ;
Lui, le Roi de l'éther !
Lui, la force féconde !
Nous adorons son doux et saint amour ;
Aux cieux, déjà, nous avons vu sa gloire.
Nous vous louons, Mystère de ce jour,
Donnant à l'homme une noble victoire.

LES ANGES (chœur)

Le Seigneur a laissé
Son palais délectable,
Pour le trône glacé
D'une modeste étable !

UN ANGE

Frères, chantons encor
La divine Marie
Qui reçut ce trésor
En son âme attendrie.
O Vierge-Mère, agitant sur ton sein
Ce frère enfant, ce Soleil d'espérance,
Rappelle-toi qu'il est ce Souverain
Dont Gabriel l'annonçait la naissance !

LES ANGES (chœur)

Mère, berce ton fils
Dans sa crèche modeste ;
Berce, de tes sourires,
Jésus, l'Enfant céleste !

UN ANGE

O toi, son noble époux,
Toi, son aimable père,
Qui reçus à genoux
Ce merveilleux Mystère,
Dieu te commet Jésus-Enfant, son Fils,
Qu'il donne au monde, et sa mère divine ;
Puis, dans le ciel, si tu restes soumise,
Tu brilleras sur la sainte colline.

LES ANGES (chœur)

Le Seigneur a laissé
Son palais délectable
Pour le trône glacé
D'une modeste étable.

J. R. Legault

(A suivre)

LA SAINT-HUBERT

(Suite et fin)

La Saint-Hubert tombe le 3 novembre. C'est grande fête dans le monde des chasseurs. Dorsan invite à l'occasion tous ses amis de la ville et de la campagne, les régale d'une chasse en règle sur sa terre des Bouillées et au delà dans la forêt. Wladimir a disparu des environs depuis l'aventure des petits poissons. Le capitaine Neville, par contre, est là, le monocle incrusté dans l'œil droit, et le chirurgien-major, l'homme chic, et les Bostonais.

On est à la veille de la Saint-Hubert. On soupe ; on raille M. Dorsan.

— Il faudra qu'on vous baptise " Bredouille," dit un vieux camarade. Comment, rien abattu aujourd'hui encore ?

— Rien, ma foi, rien.

— Combien de pièces avez-vous apportées depuis l'ouverture de la chasse ? dit un autre.

— C'est vrai que je n'ai pas de chance !

— Oh ! oui, interpose le major, vous avez mis du plomb sous l'aile d'un canard sauvage...

— Qui s'était égaré un peu trop loin du moulin de la Valette, insinua un autre convive.

Dorsan prit la parole :

— Messieurs, jusqu'à ce jour, j'ai accepté qu'on se moque de moi ; la guigne s'en mêlant, saint Hubert ne me traitait pas mieux qu'un vulgaire braconnier, mais, mes jours d'épreuve sont finis. J'ai rêvé que le

patron que nous honorons avait enfin exaucé mes prières, et que, dorénavant, le plus habile d'entre vous ne me rendra pas de points, que vous me jalousez tous, qu'en un mot les rôles sont renversés et que je rirai bien, riant le dernier.

— Nous verrons, nous verrons, s'écrièrent les convives en chœur.

— Y a-t-il un gage, demanda le capitaine Neville ?

— Peut-être ! dit mollement Dorsan. Il ne faut pas discuter les affaires de foi. Et, levant son verre : A votre santé, mes amis !

Dorsan aimait passionnément la chasse, mais dernièrement, depuis deux ans, il était en guignon, et sa malchance devenait légendaire. Il se faisait lourd ; la main perdait de sa prestesse ; l'œil s'embrumait. Dorsan aurait gaspillé une fortune pour recouvrer un peu du renom qu'il s'était acquis autrefois comme chasseur émérite. Donc, il fallait, le lendemain, reconquérir ses lauriers. Mais comment ? Saint Hubert lui était apparu : fort bien. Un petit mensonge joyeux pour se dépêtrer ne tire pas à conséquence. Mais comment arrangerait-il cela ?

Le matin de la Saint-Hubert, joyeux et pimpants dans l'air frisquet, les amis de Dorsan piétinent dans la cour en attendant le signal du départ.

C'est Marfa qui le donne en criant de sa fenêtre :

— Bonne chance, messieurs.

Dorsan était décidé à vaincre ou à mourir.

— Est-ce que saint Hubert vous est apparu de nouveau la nuit dernière ? lui demandèrent ses amis.

Dorsan ne répondit pas, mais sauta la haie du champ voisin. On était arrivé à une région giboyeuse. Chacun devait travailler pour soi.

Dorsan battit en vain les buissons, interrogea la profondeur des fourrés, tira trente coups de fusil en l'air et dans les branches des arbres. Pas un lièvre, un lapin, une grive, un écureuil. N'exagérons pas, il vit tout cela, mais son fusil ratait, ou bien il visait mal, ou le gibier était hors de vue avant qu'il eût épaulé, ou il le criblait de plomb, mais la maudite bête allait mourir plus loin dans quelque fossé, sous quelque touffe d'herbe. Bref, il perdait sa proie, et c'était tout comme s'il ne l'avait point touchée.

La journée se passa ainsi en déboires continuels. Dorsan mourait de faim. Il avait oublié de manger. Il était quatre heures et la nuit allait venir. Désespéré, il s'affala au revers d'une berge, ouvrit sa carnassière, en tira des provisions et se mit à grignoter un biscuit et un morceau de fromage. Il en était là, lorsqu'il lui sembla entendre quelqu'un ou quelque chose qui marchait en remuant les feuilles. Il se fit petit, aussi petit que possible derrière la haie vive qui le cachait. Comme on le blagueraient ce soir ! Il se serait voulu à cent pieds sous terre. Tout à coup, il eut comme la sensation d'un courant d'air à hauteur de son cou, il sentit l'haleine d'une bête qui le reniflait. En se re-



Dessin de E.-J. Massicotte.

IL VIT LES DEUX GRANDS YEUX D'UN LEVRIER

tournant, il vit braqués sur lui les deux grands yeux flamboyants d'un levrier. A l'instant, quelqu'un qui regardait par-dessus les épines de la haie, un chasseur